

arcadie

revue littéraire
et scientifique

199-200 ✕

dix-septième année

Juillet-Août 1970

TARIF DES ABONNEMENTS

	1 an	6 mois
France, Italie, Communauté Française ...	40 F	20 F
Etranger	50 F	25 F
Abonnement de soutien : 1 an : 50 F — Etranger : 60 F		
Abonnement d'honneur : 100 F		
Le numéro : 4 F		

« Arcadie » est toujours expédié sous pli fermé

Abonnements - Correspondances - Envol de textes
« ARCADIE »

61, rue du Château-d'Eau, Paris-10^e
Chèque bancaire ou C.C.P. Paris n° 10 664-02
au nom de « ARCADIE »

*La Direction reçoit uniquement sur rendez-vous.
Les Auteurs qui sont avertis que leur texte n'est pas accepté
peuvent le reprendre à la Direction. Celle-ci décline toute
responsabilité pour les manuscrits qui lui sont confiés.
Les textes publiés engagent la seule responsabilité des Auteurs.
Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation
réservés pour tous pays, y compris l'U.R.S.S.*

*Timbre pour toute correspondance.
1 F pour tout changement d'adresse*

C.O.C. postbox 542. Amsterdam. Hollande.
Forbundet af 1948, Postbox 1023. Copenhague. K.
Forbundet av 1948. Postboxs 1305. Oslo. Norvège.
Riksförbundet för sexuellt likaberättigande
Box 850. Stockholm. I. Suède.
Mattachine, Mission Street, 693, San Francisco, U.S.A.
One. 2256 Venice Bd. Los Angeles 6 (U.S.A.)
Janus Sty. Room 229.34 South Seventeenth St. Philadelphia 3 (U.S.A.)
Club 68. Postfach 417. Zurich 8022

C.C.L., 281, chaussée d'Ixelles, Bruxelles 5
C.O.C., 32 Oostenstraat, Anvers

« Copyright « Arcadie 1970 »

— Le Directeur A. BAUDRY - Imp. Nouvelle - ILLIERS
Dépôt légal 1970. N° 438 — Imprimé en France

A R C A D I E

REVUE LITTÉRAIRE ET SCIENTIFIQUE

DIX-SEPTIÈME ANNÉE JUILLET-AOÛT 1970

S O M M A I R E

Vacances à Badajoz	316
« Le comportement homosexuel chez les mâles » du Dr W. Churchill (<i>suite et fin</i>), par le Dr BRONGERSMA	317
Julien Green, par ANDRÉ CALAS	325
Contre-jour, par SERGE EMRICH	330
« La dame en mantille noire », par JEAN-JACQUES CRAVERI	335
Nouchi, par CLAUDE LANGLOIS	337
Nouvelles de France, par J.-P. MAURICE	339
Retour, par LUIGI FERRARI	344
LIVRES :	
<i>Clefs pour le structuralisme</i> , de J.M. AUZIAS	352
<i>Un homme seul</i> , de Léopold GOMEZ	355
<i>Le voyage au Mont Athos</i> , de François AUGLÉRAS	357
CINÉMA :	
<i>Love</i> , de Ken RUSSEL	359
<i>Arcadie 200</i>	361

VACANCES A BADAJOZ

On a lu dans notre numéro de juin la correspondance entre Françoise d'Eaubonne et Mme Evelyne Le Mayeur à propos de la nouvelle loi espagnole. En voici, hélas, d'autres échos. Un ami espagnol nous écrit (à la date du 15 juin 1970) :

« Le journal *Madrid* du 10 juin publie le texte de la déclaration faite par D. Antonio Mario de Oriol, ministre de la Justice, devant la Commission de la Justice des Cortès, à propos du projet de loi sur les « Périls sociaux », désormais rebaptisée « Lois sur les périls et la réhabilitation sociale ». (Nuance!)

« Selon cette déclaration, toutes les mesures seront prises pour assurer le succès des aspects curatifs et réformateurs de la loi. Les établissements spéciaux prévus par la loi pour recevoir les personnes visées par celle-ci seront promptement construits et équipés, d'ores et déjà deux établissements sont réservés aux homosexuels à Badajoz et à Huelva; un aux femmes à Alcazar de San Juan; un aux alcooliques à Guadalajaro (etc...).

« Il est bien évident que les Cortès n'ont aucune liberté pour rien changer au projet du gouvernement. La loi sera forcément approuvée telle quelle.

« A noter que le ministre prévoit deux établissements (qu'on pourrait qualifier de prisons ou d'asiles) pour les homosexuels, et un seul pour les femmes de mauvaise vie. Sans doute, depuis trente ans qu'on pourchasse ecs dernières, s' imagine-t-on qu'il n'en subsiste plus que deux ou trois en Espagne et encore âgées de plus de soixante ans! »

Voilà : le drame suit son cours.

Mais l'égoïsme des Arcadiens est tel que, sans doute, ils continueront à prendre leurs vacances à déguster la paella et à boire la manzanilla dans les hôtels de Badajoz et de Huelva, pendant qu'à côté d'eux leurs frères...

ARCADIE.

« LE COMPORTEMENT HOMOSEXUEL CHEZ LES MALES » du DR. WAINWRIGHT CHURCHILL

par le Dr E. BRONGERSMA.

Sexualité, péché et psychiatrie.

Dans le monde anglo-saxon d'aujourd'hui, le prestige des psychiatres est énorme. C'est à eux de prononcer « le dernier mot ». En vérité, les théories en vogue chez les psychiatres modernes restent sujettes à caution, et quelques-unes de ces théories sont réfutées par les recherches précises de savants d'autres disciplines.

Il semble que les phénomènes sexuels se prêtent facilement à une confusion tant sémantique que psychologique des notions d'anormalité, de péché, de maladie et de mal.

Comme nous l'avons vu, la pulsion sexuelle en soi n'a pas d'autre objet que de relâcher une tension. Le soi-disant pervers est un individu qui, pour des raisons quelconques, n'a pas appris à éviter certaines stimulations déclarées tabous par notre culture; ou bien c'est un individu qui n'a jamais appris à réagir positivement aux stimulations approuvées par notre culture. C'est souvent pendant l'enfance que l'individu fait son apprentissage sexuel, mais les conflits durant l'enfance sont loin d'être les seuls facteurs qui facilitent l'adoption de tendances sexuelles défendues.

Comme l'a démontré René Guyon dans son excellent livre *La légitimité des actes sexuels*, la psychiatrie est partie d'une orientation conventionnelle en matière de sexualité. La doctrine psychanalytique elle-même fournit une rationalisation pseudo-scientifique des préjugés traditionnels, en renforçant l'idée des avantages de la chasteté et du célibat par sa théorie de la « sublimation »; or Kinsey n'a trouvé

(*) Voir *Arcadie*, n° 197-198.

aucune preuve de cette sublimation de la pulsion sexuelle. Dans ses observations, le groupe caractérisé par une fréquence minimale d'orgasme ne se montrait en aucune façon plus dévoué aux activités culturelles que le groupe avec la fréquence maximale.

Un autre exemple de cette orientation traditionnelle se trouve dans l'attitude des médecins en face de la masturbation, habitude assez commune et bénigne, à laquelle ils ont attribué longtemps une suite incroyable de maux physiques et psychiques. On a traité des actes sexuels comme étant antiphysiques, contre-nature, sans le moindre souci des données fournies par la nature elle-même.

Une psychothérapie honnête n'aura pas comme but de faire accepter par le patient l'hétérosexualité, l'homosexualité ou l'auto-érotisme, mais elle le fera accepter simplement la sexualité. Après quoi c'est à lui, en homme libre, de décider sous sa propre responsabilité quelle modalité de la pulsion sexuelle convient le mieux à ses besoins personnels.

Ce qu'il faut étudier maintenant, du point de vue psychothérapeutique, ce ne sont pas tellement les différents comportements sexuels de l'homme, mais plutôt les réactions de notre organisation sociale vis-à-vis de ces comportements. Pourquoi ce qu'on appelle « les intérêts de la société » doivent-ils être sauvegardés toujours et à tout prix, même au détriment de l'individu et souvent du groupe entier? Pourquoi pense-t-on que ces intérêts sont toujours mieux servis quand la moralité et l'hygiène mentale s'ajustent aux valeurs et aux conduites vaguement définies comme « socialement acceptables »? Les termes « s'adapter », « s'ajuster », et « socialement acceptable » sont des clichés dangereux, et personne ne doit s'incliner devant les jugements d'autrui à cet égard s'il veut conserver le sentiment de sa propre dignité. Chacun doit les définir pour soi-même.

La santé psychique se définit souvent comme la capacité de distinguer la réalité et de l'éprouver. Il faut avouer que nombre des coutumes défendues par les cliniciens sont bien irréelles et qu'une compréhension plus claire de la réalité les ferait rejeter par l'individu. Il est bien possible qu'il faille considérer comme malade plutôt l'homme dont la conduite est rigidement conventionnelle que le non-conformiste.

La critique bien fondée de cette société, exigeant l'ajus-

tement complet de chacun à ses règles, a été formulée d'une façon beaucoup plus profonde par beaucoup d'écrivains et d'artistes modernes que par les psychiatres. Les artistes ont examiné de plus près la mentalité d'une culture qui a réussi à produire en une seule génération le nazisme, le fascisme et le stalinisme et qui, tout en professant une doctrine de paix, d'amour et de fraternité, a engendré déjà pendant des siècles la distinction des classes, le racisme, la bigoterie religieuse, la persécution des minorités, l'intolérance et une condition de guerre perpétuelle. Celui qui a discerné le bon droit de cette critique ne se sentira plus porté moralement à s'identifier avec une telle culture.

Loin de conduire à la santé psychique, l'adaptation aux exigences de cette société sera plutôt la cause de maladies mentales. Nous ne sommes certainement pas des parangons de santé psychique car notre culture actuelle est en vérité incompatible avec cette santé. Le prototype qui montre d'une façon exagérée toutes les tendances de notre temps, c'est le malade souffrant de schizophrénie, avec son apathie, ses désillusions, son isolement, son manque de contact, ses absurdités et sa perte d'identité. Et le conformisme ne nous sauvera jamais d'une progression de ces maux, auxquels il faut résister par une protestation et un refus courageux.

Homosexualité et santé psychique.

Irving Bieber publia en 1962 son livre, *Homosexuality : a Psychoanalytic Study* (« Homosexualité : une étude psychanalytique »). Le titre fait espérer beaucoup, mais en réalité il ne s'agit d'une comparaison d'un certain nombre d'individus hétérosexuels et d'un nombre égal d'individus homosexuels, tous hospitalisés à cause de maladies mentales. Aors qu'Evelyn Hooker a prouvé qu'à une série de tests psychologiques, par exemple celui de Rorschach, les homosexuels et les hétérosexuels ne se distinguent nullement, Bieber affirme que toute homosexualité serait liée absolument à certains problèmes émotionnels de l'enfance, sans lesquels le penchant homosexuel ne se développerait jamais. Pourtant, quand on ne se limite pas à l'étude d'homosexuels troublés mentalement, on voit que chez beaucoup d'entre eux il n'existe pas la moindre trace de cette « peur de l'hétérosexualité » constatée par Bieber chez ses malades, ni de ces complexes produits par les conflits émotionnels durant l'enfance. Il est peu probable, du reste, que

l'homosexualité chez les peuples primitifs ou chez les singes soit provoquée par des conflits infantiles.

Ce fut de nouveau Evelyn Hooker qui arriva à la conclusion que tous les traits caractéristiques attribués aux homosexuels ne sont que les traits caractérisant tout groupe minoritaire rejeté par son milieu.

L'homosexualité produite par des conflits émotionnels ou servant de refuge contre les penchants hétérosexuels dont l'individu a peur existe, bien sûr, mais c'est en vérité une forme pathologique de l'homosexualité. L'homosexualité pathologique est souvent compulsive et tend à l'exclusivité. Cependant, l'étude des malades souffrant de cette espèce de pathologie ne nous fournira jamais des données applicables aux homosexuels comme tels. C'est là l'erreur du livre de Bieber. Pour faire une description de l'homosexualité, on devrait étudier d'abord une section assez grande de la population, dans laquelle se trouveraient en nombre proportionnel des individus appartenant à tous les degrés de l'échelle de Kinsey.

Les formes différentes de l'expression sexuelle sont comme l'alcool : sans exception, elles peuvent être employées au bénéfice de l'humanité, pourvu qu'on n'en abuse pas.

L'homosexualité pathologique peut être guérie au moyen d'une psychothérapie intensive. Il arrive que le patient, complètement délivré de son mal, continue à s'intéresser aux contacts homosexuels, mais ces rapports auront alors acquis une signification tout à fait nouvelle pour lui. Il est également possible que le traitement lui ouvre l'accès à une vie hétérosexuelle, riche et satisfaisante. Il s'agit de lui restituer sa liberté de choix, supprimée par sa pathologie, et le thérapeute doit conduire le malade à une compréhension complète des motivations de ses penchants sexuels. Jamais la thérapie ne doit se convertir en endoctrination morale.

Tout comme l'homosexualité motivée par la peur de l'hétérosexualité est pathologique, il n'existe pas d'hétérosexualité saine chez un individu dominé par une peur de l'homosexualité. Pour cette raison, beaucoup de thérapeutes trop avides de « guérir un homosexuel » sont exactement ceux qui sont les moins aptes à aider vraiment ce genre de patients.

Très tôt dans l'adolescence, peut-être dès la puberté, le schéma des réactions sexuelles de l'individu paraît établi

d'une manière assez définitive. Des expériences postérieures, thérapeutiques ou autres, l'influencent rarement jusqu'à le renverser complètement. Une thérapie bien dirigée contribuera plutôt à amplifier les possibilités sexuelles de l'individu, tant hétérosexuelles qu'homosexuelles. Le thérapeute ne doit jamais mettre en perspective une « guérison » conçue comme une disparition des penchants homo-sexuels; s'il fait cela, il en résulte souvent un sentiment de culpabilité et d'infériorité chez le patient dont l'homosexualité résiste à tous les efforts du médecin, décevant ses parents, sa femme, sa famille. Parfois le patient s'imagine être guéri, pour tomber dans le désespoir quand ses penchants anciens se réveillent de nouveau après quelques mois ou quelques années.

D'ailleurs, la psychothérapie ne pourra jamais s'occuper que de quelques individus privilégiés. Il n'y a pas assez de psychiatres pour traiter tous les homosexuels et la psychothérapie ne fournira donc jamais une solution sociale aux problèmes posés par l'homosexualité.

Ces problèmes sont à l'origine de beaucoup de misère humaine et c'est pourquoi on devrait les attaquer. Une des premières choses à faire serait de promouvoir une conception saine de la sexualité en soi. L'homosexualité pathologique ne se développe que dans une ambiance d'hétérosexualité pathologique, d'érotophobie, comme en engendre la mystique sexuelle de notre culture judéo-chrétienne.

Sexualité et moralité.

A la jeunesse, notre culture a présenté des notions erronées et des opinions douteuses comme si c'étaient des faits bien prouvés. Nous avons corrompu les innocents en leur imposant une éthique sexuelle qui, voici déjà plusieurs siècles, était pernicieuse, mais qui, dans les circonstances d'aujourd'hui, doit être qualifiée d'entièrement dépravée. La suggestion que la pulsion sexuelle serait une inclination au péché, le refus de considérer les phénomènes sexuels autrement que sous l'aspect de la procréation, l'acceptation d'une double moralité, différente pour les hommes et pour les femmes, la notion que la vertu sexuelle consiste en une conduite conforme à certaines règles externes — tout cela doit apparaître comme parfaitement *obscène* à tout homme sachant réfléchir.

Il faut complimenter la secte religieuse des Quakers, de

(1) *Arcadie*, n° 144, juin 1963 : « Aimez-vous les Quakers ? ».

la brochure courageuse publiée en 1963 (1), dans lequel les auteurs ont indiqué une nouvelle orientation. Ils affirment que la moralité doit être créative. Une moralité condamnant la sexualité comme essentiellement inférieure et mauvaise ne peut qu'insister sur l'acceptation de la souffrance, la négation, l'empire de l'individu sur soi-même. En réalité, moralité veut dire réalisation du soi. C'est seulement en réalisant ses propres potentialités que l'homme peut offrir quelque chose à son prochain. Cette réalisation de soi est donc un devoir envers les autres.

La vertu sexuelle commence avec l'acceptation joyeuse de sa propre sexualité et de celle des autres. Sans cette acceptation l'acte sexuel, considéré comme moralement inférieur, ne peut que porter préjudice moral au partenaire.

En examinant les paroles du Christ relatées dans le *Nouveau Testament*, on ne trouvera que peu ou rien en faveur des attitudes traditionnelles des moralistes chrétiens envers la sexualité. Il semble même que la conception soi-disant chrétienne du mariage et de la famille est plutôt contraire à une philosophie qui prêche l'abandon des liens familiaux en faveur d'une conception plus large des relations sociales. Le Christ encourageait ses disciples à quitter leur foyer et leur famille et à se vouer à l'humanité entière.

Au lieu de suivre cette doctrine, notre société a développé une psychologie de la vie familiale hostile à tout progrès et favorisant une reproduction qui a fait de la surpopulation un des problèmes les plus graves de notre temps. Notre mariage et notre famille traditionnelle ne sont pas des institutions éternelles, parfaites et immuables. Leur contenu a changé considérablement dans l'évolution des siècles. Mais partout où l'industrialisation et l'urbanisme n'ont pas encore porté atteinte à la vie de famille traditionnelle, on voit un manque de conscience de responsabilité envers le monde en général; seuls importent les parents, les enfants, les époux.

La thèse que la pulsion sexuelle peut être satisfaite complètement dans le lit matrimonial et que le jeune homme et la jeune fille doivent et peuvent résister aux exigences de cette pulsion jusqu'au mariage, n'est nullement fondée sur les faits. C'est une foi qu'il faut accepter aveuglement ou bien qu'il faut rejeter. L'amour est une expérience qui doit appartenir à chaque être humain, mais ce n'est pas

une émotion sur laquelle puisse se fonder une relation sérieuse ayant des conséquences lointaines et durables.

Il serait préférable de fonder le mariage et la famille sur les nécessités humaines permanentes, en laissant quelque liberté à la satisfaction de certains de ces besoins auxquels le mariage n'apporte un soulagement complet que dans des cas très rares. On verrait ainsi plus de couples heureux, et plus de parents heureux avec des enfants heureux.

Notre société pousse l'individu au mariage. On punit les célibataires par des impôts supplémentaires, on les juge moins aptes à l'exercice de beaucoup de fonctions, et il leur est plus difficile de trouver à se loger.

La vigueur intellectuelle et artistique des anciens Grecs et leur attitude éclairée en face des problèmes de l'éthique ne furent possibles que dans un monde où la vie familiale était assez dégagée; c'est du moins ce que pensent quelques savants. On voit un signe de maturité dans la mesure où l'enfant sait se détacher des liens de famille qui le dominent. C'est peut-être de la même façon que notre culture s'acheminera vers sa maturité.

De nos jours la lutte pour l'évolution et le progrès s'engage partout. Au lieu de se vouer à l'ébauche d'une moralité nouvelle dont ce monde a tellement besoin — une moralité capable d'inspirer le respect de l'homme et d'augmenter sa dignité — les moralistes continuent à insister de plus en plus sur leurs conceptions traditionnelles, dégradantes.

L'immoralité ne consiste pas dans le fait d'être différent; elle consiste dans le fait de ne pas permettre à autrui d'être différent. La maturité morale et émotionnelle se traduit par la compréhension de ce paradoxe que tous les hommes sont à la fois différents et égaux. On n'a pas le droit de stéréotyper un homme en le définissant comme « un démocrate », « un noir », un « méthodiste », « un hétérosexuel ». Il est avant tout un être humain dont il faut respecter la dignité et les droits.

Un des plus importants de ces droits est le droit d'être différent, et celui qui ne veut pas accorder aux autres les mêmes droits qu'il réclame pour soi-même ne pourra jamais prétendre que ses actions soient inspirées par des motifs moraux. L'intolérance appuyée sur une moralité qui se prétendrait supérieure à celle formulée plus haut n'est qu'une immoralité déguisée. La lutte en faveur d'une moralité plus sublime et plus austère ne pourra jamais justifier qu'on

ne se soucie plus de la simple décence. Le temps où les hommes se pensaient autorisés à détruire le corps afin de sauver l'âme sont passés. Même les églises reconnaissent aujourd'hui, au moins en théorie, les droits de l'hérétique et de l'athée, leur liberté de professer leur opinion personnelle. Cependant, il est aussi immoral de reprocher à quelqu'un son appartenance à une minorité sexuelle que de le condamner pour son appartenance à une minorité religieuse.

C'est exclusivement sur le terrain de la sexualité que nous continuons à criminaliser des attitudes et des actions qui ne font de mal à personne. Et tous les maux qu'on peut associer à l'homosexualité conçue comme péché contre-nature sont certainement beaucoup moins graves que les maux que peuvent entraîner les rapports extra-matrimoniaux ou pré-matrimoniaux hétérosexuels : la ruine d'un mariage et d'un foyer, la famille en décomposition, la grossesse involontaire, les enfants indésirés.

D'ailleurs l'homosexualité est-elle, comme le prétend la morale traditionnelle de notre société, un péché contre-nature, un crime, une maladie? Tandis que le péché trouve son origine dans la volonté de détruire, tandis que le crime tend à l'exploitation et la corruption d'autrui, tandis que la pathologie détourne les capacités naturelles du malade, l'homosexualité est au contraire une expression de volonté créative, une inspiration au bonheur du partenaire, en employant les capacités naturelles de l'individu. C'est pourquoi on ne réussira jamais à la supprimer. Le problème de l'homosexualité n'est pas un problème médical, ni un problème fondamentalement juridique, c'est essentiellement un problème moral.

Telles sont les conclusions de cet exceptionnel ouvrage du Dr Wainwright Churchill, dont nous nous sommes efforcé de donner aux lecteurs d'*Arcadie* un résumé aussi fidèle que possible (2).

Dr E. BRONGERSMA.

(2) Rappelons le titre complet de l'ouvrage : Wainwright Churchill, *Homosexual Behavior Among Males...*

JULIEN GREEN

par ANDRÉ CALAS.

Dans le courant de l'année 1927, André Gide découvrit dans la *Nouvelle Revue Française* la première partie d'une nouvelle qui lui parut si passionnante qu'il se hâta d'aller trouver Jean Paulhan, le directeur de la revue, pour lui dire :

— Confiez-moi les épreuves de votre prochain numéro. Je suis incapable d'attendre un mois pour connaître la suite de cette histoire.

L'œuvre s'intitulait *Le voyageur sur terre* et l'auteur était un tout jeune écrivain, Julien Green. Un roman, *Adrienne Mesurat*, paru la même année, tirait de Mauriac cette exclamation : « Nous avons cru longtemps qu'il n'existait pas de jeunes romanciers. Or voici M. Julien Green qui crée à vingt-cinq ans des êtres différents de lui-même. » Ce qui était la marque d'un romancier véritable et non d'un essayiste.

Aujourd'hui Julien Green est un écrivain célèbre que les honneurs officiels qu'il dédaigne un peu n'ont pas épargné : membre de l'Académie Royale de Belgique, Grand Prix littéraire de Monaco, etc...

Julien Green (pour être plus exact : Julian) est de nationalité américaine mais c'est un écrivain français. Son nom même trompa bien des lecteurs :

— Vous devriez lire, dit un jour une maîtresse de maison à un de ses hôtes *Mont Cinere*.

Et celui-ci répliqua :

— Je ne le lirai pas en français. Je le lirai en anglais dans le texte original.

Il ne savait pas que Green n'a d'abord écrit qu'un seul livre en anglais, *Memories of happy days*, et encore le fit-il que parce que la dernière guerre le contraignait à demeurer aux Etats-Unis. Cette expérience lui fut d'ailleurs pro-

fitable, Ce livre, il avait commencé à l'écrire en français, puis songeant que c'était aux Américains qu'il s'adressait « pour rendre hommage en Amérique à la France absente », il recommença son récit en anglais. Il s'aperçut alors que les deux textes étaient très différents l'un de l'autre.

— Je conclus, me dit un jour Julien Green, non sans une certaine émotion que ce qui me tenait le plus à cœur, je l'avais écrit en français alors que presque rien d'intime n'était passé en anglais.

Green a la passion des langues. Il connaît également l'italien, l'allemand, et l'hébreu. Il apprit cette dernière langue pour une curieuse raison :

— Ce qui m'a incité à la connaître, c'est la divergence des traductions de la *Bible*, l'anglaise, la française et l'allemande. Comment se peut-il, me disais-je, que les traducteurs ne soient pas d'accord puisqu'ils ont le même texte sous les yeux ?

Et il voulut connaître le texte original.

*Le plus pudique des
journaux intimes.*

Julien Green est né à Paris en septembre 1900 d'un père natif de Virginie et d'une mère née en Georgie. Son père, d'abord représentant d'une société de textiles américaine, plus tard agent de la Southern Oil Company, était venu au Havre en 1893 et cinq ans plus tard se fixa à Paris. Enfant, Julien parlait le français et montrait une certaine réticence à l'égard de l'anglais qu'il prononçait mal. Pour l'encourager sa mère lui donnait cinquante centimes pour résumer correctement des passages de *Ivanhoé* :

— Ce n'est pas du tout que je veuille renier la langue de mes ancêtres, me confia-t-il un jour, je lui dois beaucoup; elle m'a enrichi, mais enfin je ne l'ai pas absorbé par tous les pores comme le français, respiré avec l'air et mangé, si je puis dire, avec mon pain. L'anglais reste pour moi une langue apprise.

Malgré l'âge venu, Julien Green garde un beau visage, plein de douceur. Jadis un critique l'a dépeint : « Le plus beau regard, le sourire le plus esquissé et le plus mystérieux. »

Il est parmi les grands écrivains du siècle le plus secret, le plus pudique, le plus difficile à interviewer aussi. Toute question lui paraît indiscrete ou plutôt car il est d'une extrême courtoisie :

— Les réponses que je ferai seraient indiscrettes.

Il a horreur de parler de lui-même, avance un aveu, le reprend aussitôt. On a pu dire des premiers volumes de ses mémoires : « C'est le plus pudique des Journaux intimes. » Il a dû se forcer beaucoup pour en arriver aux aveux des écrits plus récents : *Partir avant le jour*, *Mille chemins ouverts*, *Terre lointaine*, dans lesquels il n'a plus caché ses goûts amoureux singuliers.

Il habite rue de Varenne, au dernier étage d'un hôtel particulier dans un charmant appartement, calme et silencieux, qui donne sur les jardins de l'Ambassade d'U.R.S.S., non loin de la maison où vivait jusqu'à sa mort André Gide. Son salon, un peu sombre, un peu triste, est rempli de livres et de bibelots anciens.

Il est calme et d'un naturel en apparence très doux. Pourtant, raconte-t-il, il se mit une fois en colère : « J'ai frappé la table du poing et j'ai crié « préférez vous sortir par la fenêtre ou par la porte » et celui à qui j'ai dit cela a eu peur. Moi du reste, aussi. Je me suis trouvé ridicule. Puis voyant qu'il allait partir, je suis allé lui parler, je lui ai pris la main et la lui ai serrée avec force. Peu s'en est fallu que nous nous embrassions. »

Ecolier, c'était un mauvais élève. Sa sœur Anne Green raconte dans ses souvenirs, *Mes jours évanouis*, que leur mère l'appelait « Monsieur Zéro ».

C'était une mère très douce que Green adorait et qui châttait ses filles avec une brosse à cheveux mais en leur demandant auparavant : « préfères-tu le côté plat ou le côté piquant ». Elle leur lisait chaque soir un chapitre de la *Bible*. Ses sœurs faisaient régner autour de lui une étrange atmosphère à laquelle il est encore sensible :

— Un milieu, dit-il, qui respirait le surnaturel.

Dans leur appartement de la rue de Passy, elles vivaient le plus naturellement du monde au milieu des fantômes. L'une voyait, la nuit au pied de son lit, une femme assise et sans visage. L'autre vit un jour des hommes qui dressaient des draperies noires. Quelques semaines plus tard, effectivement, des employés des Pompes Funèbres vinrent placer ces rideaux de deuil : leur propre mère était morte. Prémonition et rêves auxquels on croit volontiers dans le monde anglo-saxon. Sans doute Julien Green y croit-il lui-même encore.

Sa vocation littéraire remonte à son enfance où il écrivait pour ses sœurs des historiettes qu'il illustrait lui-même. Son premier livre naquit d'une conversation qu'il eut en

juin 1924 avec un jeune catholique Pierre Morhange qui venait de créer une revue, *Philosophies*. Dans une discussion, Green se laissa emporter par son indignation et accusa les catholiques de torpeur et de conformisme.

— Pourquoi n'écrivez-vous pas ce que vous venez de me dire, lui suggéra Morhange.

C'est ainsi que parut bientôt le *Pamphlet contre les catholiques de France* qu'il signa à vingt-quatre ans du pseudonyme de Théophile Delaporte.

*Converti à
quinze ans.*

Elevé dans un milieu familial dont les croyances religieuses s'apparentaient à celles de l'Eglise anglicane, Julien Green se convertit à quinze ans au catholicisme. Sa conversion reste un mystère :

— C'est un sujet auquel je me refuse de toucher, dit-il avec la plus grande fermeté.

Son catholicisme se rapproche par sa pureté, sa virulence, son non-conformisme à un certain jansénisme. Le mal, au sens chrétien, le hante :

— Je hais l'instinct sexuel, explique-t-il dans son Journal, je reconnais son importance; j'admire cette force énorme qui a produit tant d'œuvres mais je hais le désir, cette force qui jette tant d'êtres sages aux pieds de tant d'imbéciles et qui les fait délirer comme des enfants luxurieux. »

S'il condamne l'instinct sexuel, il y reste soumis malgré lui :

— Vais-je servir de champ de bataille à la réalité charnelle et à la réalité métaphysique jusqu'à la fin de mes jours?

Julien Green travaille le matin : il pense qu'alors son sens critique conserve toute son acuité : « le soir il y a chez les écrivains une tendance au lyrisme dont je me méfie ». Il n'écrit un roman qu'après une longue maturation; lorsque ses personnages sont campés dans sa tête, il s'assied à sa table de travail et se met à écrire presque sans ratures : « Je crée mes personnages et se sont mes personnages qui font mes romans. »

Il a la passion de la peinture, le dessin est son violon d'Ingres. A une certaine période de sa vie, il se rendait chaque matin au Musée du Louvre, ne regardant à chaque visite que quelques tableaux seulement. Il a une admiration particulière pour les Primitifs italiens.

JULIEN GREEN

Ce fut Louis Jouvet qui décida de sa carrière de dramaturge : « Dans vos romans, lui dit-il, on trouve un tel sens du dialogue que vous devriez vous essayer au théâtre. »

— J'hésitais, me dit un jour Julien Green, j'étais effrayé par les blancs qui se trouvaient entre les répliques.

Jouvet le harcela de pneumatiques et de coups de téléphone : « Essayez donc ! Vous verrez bien. » Le conseil fut excellent puisqu'il nous valut son chef-d'œuvre, *Sud*, qui fut suivi de deux autres pièces de théâtre, *l'Ennemi* et *l'Ombre*, et qu'il fit compter aux lettres françaises un auteur dramatique de plus.

ANDRÉ CALAS.

W.J. SENGERS

SE RECONNAITRE HOMOSEXUEL

« Vers une situation nouvelle »

Ed. Mame — 190 p. — 16 F

CONTRE-JOUR

de SERGE EMRICH.

« Oh! Oh! Fred! Stoppe une minute, « il » est là, « il est encore là », « il est revenu », « il » te regarde! Dis donc, veinard, on te demande! pas vrai? » Olivier, malgré ses 75 kilos, a sauté sur les marchepieds de la grue en trois enjambées magistrales. « C'est pas à moi que ça arrive. ça!... »

Fred provoque l'arrêt du moteur depuis la cabine de manœuvre, cage vitrée où le reflet solaire crache des éclaboussures, noyant le jais de sa tignasse à des éclats d'œil noir et des bleus sombres, d'ombre chaude.

« J'en ai ma claque! », a dit Fred, en mordant sur sa minute de calme en compagnie d'Olivier — Surprise! Qui l'attend? Qui veut le voir? Lui? Dans son vitrage à leviers, son odeur de fuel, d'essence et d'huile? — Il se lève un peu, évalue au loin l'arrivée du prochain camion à charger... Pas loin. La benne arrive déjà. Un chargement de plus, et ton corps assoiffé d'amour, ta peau qui aspire avec l'odeur de métal frotté, des envies de caresses, font virer en l'air ta chemise superflue. A poil, c'est comme ça, que tu voudrais être. Mais pas le temps de bercer des illusions...

Et ça remet ça! Perdu au centre clos de ce vrombissant vacarme, tu aurais songé à la paye prochaine ou au flirt habituel avec la fille du voisin, si tes pensées n'avaient envoyé des percussions rieuses entre deux pivotages... vers la gauche... vers la droite, drainage en profondeur des vases de la rive — « Les copains sont là, as-tu pensé. On va peut-être rigoler un coup avec celui qui veut te voir... si j'ai le temps. »

Le mouvement inchangé, balancé de charge gluante en dégoulis d'eau verte, se poursuit encore, inlassable et presque berceur. Pourtant, il tient Fred en éveil, force liée à cette pelle mécanique dans laquelle naîtra, en partie,

l'anse portuaire dont il aura suivi le tracé scrupuleux en grutier qualifié. Plaisir aussi mordant que de se délecter des formes humaines, amoureuxment au passage, secrètement à l'œillade.

Derrière la palissade avachie en guise de clôture, quelques personnes silencieuses et observatrices feignent l'indifférence à l'exposition mouvante de tes pectoraux pointés de leurs agates rûches, de ta toison parsemée sur un corps resplendissant de proportions musclées.

Au premier plan, le visiteur est là.

« Il » vient de déboutonner sa chemise en dégageant son torse avec l'onde chaleureuse d'une infinie connivence.

Le camionneur et Fred ont tourné la tête l'un après l'autre vers l'offre claire de cette nudité. Les yeux brillants du premier traduisaient, dans leur convoitise étonnée, les envies du grutier tenu à sa tâche. Mais Fred n'avait besoin de personne pour faire choix, au point fort, d'une peau à toucher.

Et là, de loin en loin, de proche en proche, d'œil noir en œil bleu, de dents blanches en sourires, s'esquissait l'exaltation de deux impacts sensuels, soudainement formulés au soleil.

Il n'en pouvait plus, Fred ! Il a stoppé les manettes de commande. La suite des camions, à l'autre bord de l'anse, était lointaine encore. File de perspective. Un coup de main sur les cheveux, c'était presque un signe d'accueil, semblait-il. Un instant de réflexion suivi d'un large mouvement de bras de haut en bas, c'était alors un signe d'appel « Viens ».

Comment l'étranger aurait-il pu avec humilité pénétrer dans ce domaine ? Non, il fallait foncer tout de go, allier force et douceur, ranimer ces élans intimes d'hommes à hommes, si farouchement enfouis, fabuleux gisements au lieu sacré de l'âme.

Emoi du premier pas. En dix secondes, les vingt mètres à parcourir entre la palissade et l'engin furent agilement franchis. Destin de deux valeurs, attentes incertaines... douloureuses à force d'approches, de recherches réciproques, de bords à bords subtils. Découverte des pôles secrètement échangés sans aucune prudence, à l'instinct.

Déjà, « il » n'était plus un étranger, malgré son pantalon clair et ses blancheurs de teint. « Il » était là, dans l'arène au jeu vital ou mortel du refus ou de l'acceptation. Dans le chantier. « Il » était disponible de contraste sombre à blanc, entité naturelle du contraire de soi. Les graisses des

mécanos opposées aux raffinements devienent des conventions négatives de dernier poids lorsqu'à leur place survient l'acte si réchauffant de la confiance. Mais la vraie! Celle qu'on prouve en écartant les cuisses. Et Fred appuyait les fesses sur son canapé de fer.

Après quelques moqueries taquines en guise de justification amusée, il a demandé à cet aimable personnage de lui montrer le bout de sa langue. Quel suprême et délicat propos, Fred! Inconscience spontanée de l'intégrité. La langue rose de l'ami se montrait comme un pétale de cyclamen. Délicieuse impudeur dont Fred pénétrait sans condition la suavité, l'incertitude, l'inhabituel de la situation. Le désir aussi et le charme commun du faisceau juvénile en plein cœur de l'homme adulte.

« Non! Reste là! N'avance pas », a vociféré Fred, en imaginant, sans compromis mental, le contact de ses moustaches noires sur des lèvres roses. Pour soulager ses sens aiguisés, il a sauté au bas de l'engin, déliant en force la vivifiante splendeur de ses biceps. Il avait calculé son coup. Passé outre. Ce n'était plus à la dérobee qu'il venait d'agir, mais face à l'approche, directement au courage. Les pieds au sol; presque corps à corps, leurs chaleurs intimes subissaient le frémissement pulsatile où les regards traduisent leurs fameux accords affinés.

Fred, pour couper court, en regrets durs, a tourné le dos. Il a fait trois pas dans le sable vaseux, il a pissé dans la plaque irisée et huileuse de l'eau grise, goûtant, les yeux semi-fermés, l'identité secrète et soudainement neuve de l'humain.

Son aboutissement intérieur modifiait sa respiration et l'édifiait à sa propre découverte physique; il commençait à se sentir, à se savoir. Alors que l'ami venu chérissait, à rythme égal, la splendeur galbée de ses reins, et les courbes de son dos vallonné, par quelque Michel-Ange.

Après une réflexion pensive, une pesée profonde. Fred s'est retourné d'un coup, offrant à nouveau son viril impact, de face. Il a dit : « Si on faisait l'amour ensemble, est-ce que tu me donnerais ta langue? » — « Oui, répondit l'ami très ému, mais aussi mon cœur, et tout ce que tu aimeras m'atteindre. » — « Alors, viens tout à l'heure à la sortie. »

Deux heures après. Fin de journée. Le hommes se lavent les mains au tuyau gicleur. Fred est là, parmi eux, au centre de ce groupe où il règne, fort d'un atout mâle à quoi chacun s'identifie, et se complète. L'ami aussi est là, évidemment, déjà convié au départ en commun. Pendant

qu'ils se chaugent, Fred lui a demandé de monter dans le car transporteur de l'entreprise. Attente un peu fébrile.

Les uns après les autres, ils arrivent. Le chauffeur dévisage ce « nouveau » avec quelque suspicion. Sollicitude ironique. L'ami lui sourit doucement et la transformation s'opère en dehors des principes — à la faveur du seul, bien-fondé, celui-là...

Les gars, en propos égrillards, par un jeu d'indifférence, jettent au visage leur auto-défense inconsciente... mais en quelques mots donnés et choisis par l'ami, ces cheveux, ces barbes, ces membres, ces cerveaux se sont ralliés à la possibilité d'éclosion de ce couple sans dualité : Fred-visiteur, si facilement séparable, mais que la Nature propose au simple respect instinctif. On parle fort, on rit des moindres vécilles, parce qu'on sait, on sent qu'au retranchement du paradoxe évoqué, il existe une vérité; celle où réside l'Amour épuré dont il n'est merveilleusement pas possible d'attendre autre chose que la seule gratuité.

Arrivés à cette partie non éclairée de la rade que longe la route, le chauffeur a freiné. Il a dit à l'Ami : « Maintenant, il faut descendre. S'il arrivait une tuile, je serais responsable... Tu comprends! le règlement!... »

En chœur, tous les hommes ont commencé à chanter en manière de regret — Fred s'est levé, a empoigné l'Ami par le bras — « Tu ne vas pas le laisser ici dans ce bled noir? a-t-il demandé au chauffeur. — « Attention au viol! », ont vitupéré les autres en souriant par courtoisie et tristesse. Et puis après réflexion... « Reviens demain! Promis? »

Fred en tirant le bras de son compagnon : « Je descends avec lui. Ciao à tous! Bonsoir. » — Ils ont sauté tous les deux à terre sous les chants et les sobriquets chauds assourdis de moteur. Les têtes, au travers des vitres bringuebalantes, scrutaient vers la nuit l'image si rarement visible de deux mains d'hommes unies près des eaux de la mer. Lentement puis très vite, le silence revint. L'éclairage régulièrement piqué de la ville lointaine, confie sa lueur légère à l'obscurité.

Les vagues déferlent, alanguies, sur les galets mauves et mats où deux ombres, corps à corps, dispensent à la Terre l'offre élémentaire, dépouillée comme l'émouvante immensité du soir et du temps : langues roses, muscles bruns, peau claire et poils touffus se confondent aux racines mêmes de la sérénité : là où les osmose font l'enrichissement de deux êtres tout entiers, complémentaires mais semblables.

Permetts-moi Fred, de serrer ta main avec respect. Il n'est pas donné au premier venu de forcer le stade révélateur de soi-même, de savoir, délibérément, ne rester que soi, malgré l'environnement (et moral et physique). Toi, tu l'as fait. Tu as su briser tant de contraintes, te délier, et naître une nouvelle fois, avec ta vraie vie. Et tu as su tenir bon.

Belles soient ces valeurs, tenaillées et menacées à contre-jour, dont nous nous sommes gorgés en ces moments de sueur et de fuel... puisque toi et moi..., c'était nous.

SERGE EMRICH.

PAUL-XAVIER GIANNOLI

ROGER PEYREFITTE
OU LES CLÉS DU SCANDALE

« Tout sur cet étonnant écrivain »

Ed. Fayard — 105 p. — 16,60 F

« LA DAME EN MANTILLE NOIRE »

*Des portes ouvertes sur le soleil,
Des portes qui se ferment sur le sommeil
Et une femme en mantille noire,
Vieille, à la longue canne d'ivoire
Qui balaie de sa robe de faille
Un sol d'existences que la peur assaille,
Mosaique où le serpent chassant l'oiseau,
Guette la vie de l'homme jeune et beau.*

*Qu'il soit beau, qu'il soit fort,
Que ses yeux scintillent ou s'anime son corps,
Rien n'y fera plus si les heures luisent
Tandis que son chant de vie s'amenuise.
La vieille dame en mantille noire
Agite déjà une coupe à boire
Et un sablier précieux, si finement taillé
Que les traits de l'homme éclatent, irradiés.*

*Sur la fourrure fauve, il agonise
Et à défaut de plus grande maîtrise,
Dresse son masque grec, ses yeux ouverts,
Fixes, immenses, étonnamment verts
Et les muscles du cou tellement tendus
Dans la convulsion finale, cri éperdu
Du jeune homme auquel un gobelet d'or
Apporte inexorablement la mort.*

*Sa bouche ciselée, douce messagère
De ses amours parfois singulières,
Ne tremble même plus devant les phantasmes
De celle qui réduit ses derniers spasmes
A des symboles dansés, des paraboles,
Des zébrures d'éclairs à sillonner le sol,
Nouvelle affabulation grotesque
De la Camarde, toujours pittoresque.*

*Le jeune grec, tout environné des buissons
De myrtes, est porté par des garçons
Et dans leurs yeux flotte comme une fumée
Du regret de n'en avoir pas été aimés...
La vieille dame rit une bonne fois,
D'un rire qui met ses bouffons en joie,
Jailli de sa gorge comme d'un arcane
Et précédant l'ombre terrible des mânes.*

*De sa démarche hallucinante,
De ses allures insensées, louvoyantes,
Elle conduit à travers la nuit romaine
A son dernier repos le jeune hellène,
Guide les flambeaux, le pas des porteurs,
Telle une sarabande de sombres tueurs
Et recouvre de tout un lacis de ténèbres
Le corps livré au bûcher funèbre.*

*Et pour finir, comme une allégorie,
Elle règle sa danse, sorte de furie,
Entourée de ses bouffons, des jeunes garçons,
Maudit leurs amours, hurle des sons
Ebouriffant les dieux lares,
De quoi indisposer l'aimable Pindare;
Danse qui meurt sur les cendres odorantes
Du beau grec tué de ses mains malveillantes.*

JEAN-JACQUES CRAVERI.

à Federico Fellini, en hommage à son prodigieux
« Satyricon », mon premier poème d'inspiration
« Saturnale », écrit en « deux temps » : l'été 1966
pour les deux premières strophes mais dirigé,
composé et achevé, en l'espace de vingt-quatre
heures, du mardi 20 au mercredi 21 janvier 1970.

N.B. : dirigé... : je veux dire « orienté », en
quelque sorte.

NOUCHI

La petite chose, avec son profil aigre et son œil dévoyé, te présentait à moi. Elle disait : « voilà Nouchi, il parle un peu anglais ».

Ton pantalon était en flanelle d'été. Mon slip était resté sur le fauteuil dans la chambre d'hôtel.

Nous étions libres. De sucer une glace à la terrasse d'un café, de bavarder ou non avec la petite chose qui se préoccupait de notre bien-être, de regarder le jeune homme de la table voisine, de nous ennuyer.

Je ne m'ennuyais pas. Tes cheveux noirs me donnaient envie de te connaître. Ailleurs. Négligemment, tu croisais les jambes et oubliais de payer. Une belle insolence. Je te pinçais le bras et tu sus me sourire.

La petite chose disait : « maintenant que vous vous connaissez, nous allons partir ». A la queue leu leu, nous sortions. Moi, derrière Nouchi. Il avait un veston.

Nous pouvions nous donner la main, mais il faisait chaud ou plutôt nous n'en avions pas envie.

Tu t'asseyais à côté de moi dans le taxi. Je regardais par la vitre. Mes vêtements avaient raccourci. Tes doigts sur mon genou faisaient les petites bêtes « qui montent, qui montent... ». Et j'éclatais de rire. Tu me mordais le cou. La petite chose trouvait le moment venu pour nous demander de nous comprendre.

Je me tournais sur le côté, car la route bifurquait et je voulais savoir où nous allions. Tu regardais du même côté que moi. Plus loin.

Mon visage, aussi pâle que ton mouchoir, avait quelques gouttes de sueur sur le front.

De nouveau, l'accoudoir avec le cendrier pour les mégots et les chewing-gums nous séparait.

La petite chose demandait au taxi de faire demi-tour. Elle disait : « au Hilton, il y a une piscine et un maître nageur blond », pour nous empêcher d'être tristes. Mais

nous étions satisfaits de nous quitter. Tôt ou tard, il aurait fallu parler. Que pouvions-nous nous dire en anglais?

Tu resserrais le nœud de ta cravate. Je passais ma main dans mes cheveux. La petite chose soupirait à notre place.

Je descendais le premier, claquais la portière et décidais de ne pas me retourner, pour faire croire à mon indifférence, pour ne pas te voir de profil.

Aurais-je pu deviner que la petite chose s'asseyait à ma place et que les doigts fluets déboutonnaient impatiemment le veston de Nouchi.

CLAUDE LANGLOIS.

BEATRICE PRIVAT

LES VERGERS DE FÉVRIER

« Cette passion qui ose dire son nom »

Ed. Denoël — 192 p. — 14 F

RELIURES

1969-1970

La reliure : 15 F

NOUVELLES DE FRANCE

— N° 10 —

par JEAN-PIERRE MAURICE.

LA JEUNESSE FRANÇAISE D'AUJOURD'HUI.

Encore elle. Toujours elle. N'est-elle pas majoritaire et ne vivons-nous pas sous régime démocratique pour lequel la majorité seule compte (1) ?

Bref. Le très bourgeois *Paris-Match* (N° 1 087) a fait appel à la très respectable S.O.F.R.E.S. pour une enquête auprès des jeunes qui a ébaubi tout le monde en révélant que la grande majorité d'entre eux n'étaient pas des casseurs et se montraient plus anti-conformistes que révolutionnaires en un monde et en un temps où le conformisme consiste justement à brûler ce que l'on a adoré hier. Ainsi, 60 % sont *contre* le vote à dix-huit ans !

En ce qui concerne le zizi-pampan sexuel, 81 % sont pour le mariage, 85 % veulent des enfants (mais 50 % pas plus de 2!), 44 % sont pour la contraception (mais 46 %, surtout des jeunes filles, sont contre!)...

« Tout relâchement des mœurs semble les inquiéter, ils sont *presque unanimes* à demander une action sévère contre la drogue et certains (29 %) *attendent de la loi qu'elle punisse l'homosexualité.* »

Ne vous frottez pas les yeux, vous avez bien lu.

Notons au passage qu'une fois de plus on met la drogue et l'homosexualité dans le même panier à salade. Mais surtout : il n'y a pas qu'en Espagne que l'homophilie est considérée comme « fléau social » ! En France, c'est non seulement les pouvoirs publics mais aussi une fraction *jeune*

(1) Céline a dit (plus méchamment) : « les C... sont la majorité, c'est bien forcé qu'ils aient raison ! »

(on frémit en pensant à ce que les adultes eussent répondu), donc importante, de l'opinion publique qui pense ainsi.

Conclusion? Nous sommes décidément incorrigibles avec notre manie de donner des conseils au monde entier avant même de balayer devant notre porte et celle de crier « au feu » dès qu'une allumette flambe en Patagonie sans voir le brasier qui risque de nous dévorer!

Autre conclusion : ce n'est pas demain la veille que les partisans du « gai pouvoir » défilent bannières au vent!

Prenons-en notre parti avec le penseur-maison, le patriarcale arcadien, le très cher Marc Daniel qui, la malice au coin de l'œil et la voix onctueuse, nous déclare : « *S'agit-il de nous intégrer à la Société telle qu'elle est, en l'infléchissant dans le sens du libéralisme? S'agit-il, au contraire, de nous unir à ceux qui veulent la changer radicalement, pour y prendre place à côté de tous les autres opprimés?... Arcadie a choisi la première voie. Je la crois, pour ma part, la seule raisonnable et la seule susceptible de succès.* »

Voilà des paroles que j'aimerais mettre en exergue de tous mes articles, faire graver en lettres d'or sur le manteau de ma cheminée, me faire tatouer sur le front!

Brigadier, vous avez raison...

BON APPETIT, MESSIEURS!

Informé, les Béotiens, *Arcadie-Baudry* et quelques autres s'y emploient avec l'aide d'Europe 1.

Hélas! On n'est jamais trahi que par les siens... ou plutôt par ceux qui, se prétendant « progressistes » et « libéraux » et confondent un peu trop facilement politique et sexualité, nous assènent le pavé de l'ours et le coup de poignard dans le dos.

Je ne reviendrai pas sur le regrettable article du *Monde* au lendemain du premier Campus sur l'homosexualité. Hypocrisie? Inconscience? Toutes les conjonctures sont permises.

Après l'enquête arcadienne où si peu de ces bons apôtres se sont sentis concernés et ont eu le courage d'affirmer publiquement et par écrit leurs idées « avancées » (bien que les proclamant à voix basse et *inter nos*), deux échos, deux réactions à retardement de la part d'ouvriers de la onzième heure.

Une longue lettre-réponse de Jean-François Devay, Directeur de *Minute*, paru dans notre livraison d'avril.

Sous le titre « Dix personnalités prennent position sur

l'homophilie » et dans la rubrique « Paris-Actualités », *Une Semaine de Paris-Pariscope* du 8-4-1970, après avoir cité *Arcadie* et rendu compte de son enquête (merci, confrère) et des principales réponses, nous en donne onze autres. Les voici :

Claude Autant-Lara (Metteur en scène) : « Je suis tout à fait normal. C'est donc un problème où j'avoue mon incompétence. Maintenant, dire que la pédérastie est une tare morale, je ne le pense pas; il s'agit, à mon avis, d'une diversion physique... »

En somme, nous divertissons en faisant diversion!

J.-J. Pauvert (Éditeur) : « Je n'ai pas d'argent, je suis ruiné, je suis débordé, je n'ai pas le temps... »

Voilà pourquoi l'édition est restée muette!

« Ma réponse aurait été (admirez au passage le passé antérieur présent) : il ne s'agit que de dispositions naturelles et non d'un vice ou d'une tare morale. »

Les mânes du Divin Marquis l'ont peu inspiré!

Roger Stéphane (écrivain (dit-on) et producteur T.V.) : « Je n'ai jamais caché ma vie, j'ai même écrit un livre à ce sujet. Si je n'ai pas répondu, c'est tout simplement que je n'ai déjà pas suffisamment de temps pour me consacrer à mes propres études et encore moins à ce genre de questionnaire dont je me moque parce que dépourvu d'intérêt.

« D'autre part, je suis encore suffisamment (bis répétit, monsieur l'Écrivain public) libre d'écrire où je veux et surtout pas dans une revue comme *Arcadie!* »

Car il est bien évident qu'*Arcadie* n'a pas les moyens de payer ses collaborateurs aux tarifs de l'O.R.T.F.

Pierre Gaxotte (de l'Académie dite française) : « Je n'ai pas répondu car je n'aime pas écrire et débattre de ces questions-là. »

Curieux français pour un académicien. Curieuse mentalité pour un historien.

Maurice Clavel (écrivain) : « Je n'y connais rien... cela me laisse indifférent. »

Je ne me connais point à ces choses-là, faisait dire le grand Jean-Baptiste à son Précieux édicule, pardon, ridicule.

Robert Laffont (Éditeur) : « J'ai déjà publié plusieurs ouvrages sur l'homosexualité... mais (je) manque de temps. »

Par ici la bonne soupe!

Jean Guilton (encore de l'Académie dite française) :

« L'homosexualité est une chose à laquelle je ne connais rien, j'ignore jusqu'à la signification de ces mots. »

Ce pluriel nous paraît singulier. Pour la signification, nous renvoyons l'élève Guitton aux séances du dictionnaire.

Henry de Montherlant (toujours de l'Académie dite française) : « Je n'ai jamais répondu aux questionnaires. »

... mais il répond à certaines sollicitations!

Hervé Bazin (enfin de l'Académie dite Goncourt) : Cela ne m'intéresse pas. »

Pourquoi n'avoir pas répondu à *Arcadie* ce que l'on daigne confier à *Pariscope*?

Pierre Marcilhacy (sénateur) : « J'aime répondre à des interviews sérieuses et je serais très fâché que vous me fassiez prendre position. »

Et voilà. Voilà un homme politique français. C'est triste.

Paul Guth (écrivain) : « Mon silence a été celui de l'élève qui se trouverait devant un devoir trop difficile. »

Pas si naïf que ça!



Qu'en conclure sinon que nous ne sommes pas assez forts, pas assez nombreux, pas assez solitaires ni assez fraternels pour nous faire entendre, comprendre et respecter?

Dans un monde où la force a toujours primé le droit, à une époque où les minorités sont plus que jamais opprimées, où la violence est seule payante, où il faut s'unir, et parler haut, et taper du poing sur la table pour obtenir la moindre des choses... ah! si les homophiles n'avaient pas une mentalité de moutons bêlants, ne se déchiraient pas entre eux, si des milliers d'entre nous boycottaient les artistes, les écrivains qui nous sont hostiles, et dont nous sommes les *clients*, si les hommes politiques recevaient des milliers et des milliers de cartes d'électeurs en retour, si les journaux publiaient des lettres de protestation, si nous faisons savoir par tous les moyens aux éditeurs, aux radios, à la télévision ce que nous pensons, disons, approuvons et refusons... tout serait enfin possible! Dans les limites du juste et du raisonnable, bien sûr.

C'est à cette prise de conscience collective, à cette solidarité fraternelle, à cette contestation permanente (puisque le mot est à la mode, pourquoi ne pas l'utiliser nous aussi?) qu'*Arcadie* s'emploie et progresse. Bien lentement. Trop lentement. Mais à qui la faute? *Arcadie* c'est nous et *Arcadie* a besoin de tous, c'est-à-dire de chacun d'entre nous!

N'oublions pas ceci :

*« Selon que vous serez puissant ou misérable
Les jugements de Cour seront ou non aimables! »*

LES FRANÇAIS, OU DES FRANÇAIS, CES FRANÇAIS?

Rassurez-vous, je n'ai pas du tout l'intention de piétiner les plates-bandes du cousin Sinclair mais le pamphlet de Peyrefitte portant essentiellement sur l'actualité française et l'homosexualité parisienne, « Nouvelles de France » ne pouvait l'ignorer. C'est l'exception qui confirme la règle.

Et in Arcadia ego!

J.-P. MAURICE.

DOCTEUR CHARLES SOCARIDES

L'HOMOSEXUALITÉ

Théorie — Clinique — Thérapie

— Ed. Payot — 26,70 F

RETOUR

par LUIGI FERRARI.

Antonio avait à peine trente ans; sa taille plutôt moyenne, ses cheveux noirs, son teint frais, son visage ovale lui donnaient l'air plus jeune que son âge réel.

Il n'était devenu mon ami que depuis peu. Nous nous étions connus dès les premiers jours de mon arrivée au . . . R.E.I., mais au début nous nous étions liés d'une simple camaraderie, unis plutôt par notre commun pays d'origine et par notre langue maternelle que par une attirance particulière l'un pour l'autre. Nos relations se bornaient à des conversations banales au hasard des circonstances qui nous mettaient en présence dans la vie du quartier.

Tout en serait resté là si un jour...

C'était au début de janvier, et je me trouvais être de service pour l'appel de ma section.

Ayant épuisé ma provision de billets d'appel, je décidai d'aller au bureau de la Compagnie, où Antonio travaillait comme secrétaire, pour lui demander de m'en taper quelques-uns à la machine.

Je le trouvai occupé à écrire.

— Ciao, caporal. Quel hon vent t'amène?

Je lui expliquai ce que je voulais et m'assis à côté de lui, tuant le temps en faisant tourner une chaînette autour de mon doigt, d'un geste qui m'était coutumier.

Nous étions seuls dans le bureau, et j'observais les doigts d'Antonio, longs et agiles, préparer les feuillets et les carbonnes...

Ce fut Antonio qui rompit le premier le silence, avec des anecdotes sur les uns et les autres, pour arriver presque aussitôt, à ma grande surprise, à l'homosexualité.

— On dit que tu es un coureur de garçons, dit-il enfin.

— Bah! on en raconte tant...

— Je voudrais te dire quelque chose qui t'étonnera...

En tout cas, je te demande d'en garder le secret. Je suis comme ça, moi aussi...

Je ne pus m'empêcher de sourire.

— Je le sais, dis-je doucement.

— C'est impossible! Tout le monde l'ignore...

— Excepté ceux avec qui tu as été, répliquai-je, en riant franchement. Giacomo et Stefano... tu vois que je sais même leurs noms.

Le visage d'Antonio exprimait l'orgueil blessé et un certain désarroi.

— C'est eux qui t'en ont parlé?

— Non. C'est Mario, un soir qu'il avait bu...

— Ce salopard a une langue pire qu'une vipère!

Notre conversation était entrecoupée du cliquetis de la machine à écrire. L'embarras d'Antonio était sensible dans la nervosité avec laquelle il frappait les touches.

Soudain il s'arrêta de taper et me regarda.

— Maintenant je peux te le dire. Sais-tu que je pense à toi depuis que je te connais?

— Ne dis pas d'idioties. C'est la solitude, les histoires qu'on t'a racontées sur moi, ma présence peut-être, qui te donnent des idées. Tu n'as jamais fait attention à moi jusqu'à présent.

— Tu veux que je te prouve le contraire?

D'un bond, il se leva et courut jusqu'à sa chambre, d'où il revint quelques instants plus tard avec une liasse de feuillets qu'il me tendit.

— Lis, et tu verras.

Les feuillets étaient couverts d'une écriture ovale où je reconnus à plusieurs reprises mon nom. Ils étaient datés du mois d'août précédent et j'y découvris toute une description de ma personne, qui révélait l'attraction qu'il avait éprouvée pour moi et que je n'avais jamais soupçonnée jusqu'à ce jour.

L'aventure devenait moins banale, maintenant que je découvrais l'intérêt qu'il me portait, et qui semblait bien être autre chose qu'un simple désir physique. Sans me l'avouer, j'étais flatté, et même un peu plus que cela.

— Moi non plus, tu ne m'es pas indifférent... dis-je.

*
**

Nos relations devinrent de jour en jour plus étroites. Nous nous attachâmes rapidement l'un à l'autre, si bien que je cessai de voir en Antonio un simple compagnon pour le considérer comme mon ami, une partie de moi-même.

Toutefois, malgré notre liaison, qui s'ancrait chaque jour plus profondément en mon cœur, je ne pouvais m'empêcher de profiter ici ou là d'autres « occasions », provoquant ainsi des scènes de jalousie qui aboutissaient, finalement, à des réconciliations bienheureuses et à des promesses réciproques de fidélité éternelle.

De son côté, à mesure que le temps passait, Antonio révélait petit à petit un caractère instable et des sautes d'humeur imprévisibles. Ainsi, il arrivait qu'ayant mis au point le matin l'emploi du temps de la soirée, je le trouvais, à l'heure fixée pour notre rendez-vous, en train de bavarder tranquillement avec les uns ou les autres; et devant mon insistance il me répondait calmement que j'avais peut-être rêvé de sortir avec lui, mais que je ne lui en avais pas parlé. Les premières fois, j'en venais à douter de ma mémoire; mais, à la fin, ce genre d'incidents me rendait furieux, et je sortais seul, bouillant de colère.

D'autres fois, sa mauvaise humeur prenait pour prétexte le fait de m'avoir connu et aimé au moment où, ayant presque terminé mon temps d'engagement, je devais le quitter bientôt.

Finalement, j'en vins à supporter avec une impatience croissante ces scènes perpétuelles, et je décidai de profiter de la première occasion pour mettre les choses au point.

Cette occasion ne devait pas tarder à se présenter.

Mon anniversaire tombait au début d'avril, et depuis longtemps nous avions convenu de passer en ville la soirée de ce jour-là tous les deux. Mais le diable voulut que, le moment venu, Antonio fût justement d'une humeur massacrante. Il prétextait un début de grippe ou quelque sottise du même genre pour refuser de sortir. J'étais excédé.

— Dans ces conditions, je sortirai avec Mimi, dis-je.

Mimi était une jeune recrue récemment arrivée au quartier — un garçon blond, d'une beauté délicate, cheveux de lin, yeux couleurs de ciel, lèvres charnues, démarche légère et svelte. Je l'avais remarqué dès le début, et Antonio me faisait des scènes à ce sujet, m'accusant de chercher toutes les occasions de rencontrer Mimi dans le quartier.

— Très bien sors avec lui! cria Antonio, furieux. Mais ne t'imagines pas que tu me trouveras au retour en train de t'attendre.

— Il faut savoir ce que tu veux, répliquai-je en claquant la porte.

RETOUR

J'étais bien décidé à mettre ma menace à exécution, mais comment présenter la chose à Mimi? Je le connaissais à peine...

Je me rendis dans sa chambrée, où je le trouvai allongé sur son lit, absorbé dans la lecture d'un livre.

— Bonsoir, dis-je, sans trop savoir comment poursuivre.
Il leva les yeux et me tendit la main.

— Bonsoir. Tu cherches quelqu'un?

— Oui, toi. Je suis venu te demander le plaisir de ta compagnie ce soir.

— Moi? mais... je ne suis pas en tenue.

— Ce ne sera pas long de t'habiller. C'est mon anniversaire aujourd'hui, et j'ai envie de causer avec toi.

Il ne fut pas long à convaincre. Nous décidâmes d'aller passer la soirée à l'*Oasis*.

L'*Oasis* était un petit restaurant-bar, fréquenté par notre compagnie, où nous étions reçus familièrement par la patronne, Mme Lisette; c'était une femme habile, qui avait réussi en peu de temps à vaincre tous ses rivaux commerciaux et à attirer chez elle tous les képis blancs. Là, nous oubliions toute idéologie nationale, et lorsqu'éclataient des querelles entre nous, cette petite femme de quarante ans parvenait en général, par ses seules manières affables, à nous faire comprendre le danger d'un scandale chez elle et à dissiper nos malentendus. Grâce à elle, l'*Oasis* était devenu notre lieu de repos et de loisir aux heures de liberté.

Après lui avoir présenté nos hommages, nous nous dirigeâmes, Mimi et moi, vers le restaurant qui était situé derrière le bar. C'était une petite salle égayée de fresques qui représentaient des paysages pittoresques du Sud, aux lignes abruptes, d'une beauté sauvage et nue, des scènes animées de jeunes filles vêtues d'habits traditionnels berbères et des défilés de cavaliers brandissant des fusils en caracolant sur leurs chevaux.

Nous nous assîmes dans un angle de la salle, pour pouvoir parler librement sans être entendus.

Après avoir échangé nos points de vue sur les peintures, je déviai la conversation vers ce qui était ce jour-là ma préoccupation.

— Il y a longtemps que je désirais passer un moment avec toi, et j'ai choisi ce jour, mémorable pour moi, dis-je, pour entrer en matière.

— Je m'étais bien aperçu depuis longtemps que tu m'observais, mais je croyais que c'était pour te moquer de mon allure de « bleu »...

— Oh! je suis bien loin d'un tel désintéressement. Et rassure-toi, si ton allure m'a frappé, ce n'est nullement par sa gaucherie.

Peu à peu, Mimi prenait confiance. Il me parla de lui, de son cher Paris, de son mécontentement d'être à l'armée, de sa déconvenue de n'avoir encore rencontré personne pour l'aider à trouver moins dur l'éloignement de tout ce qui lui était familier et à dissiper sa tristesse.

— C'est une grande joie pour moi, conclut-il, de te connaître, d'avoir maintenant un ami à qui je peux exprimer librement mes pensées, sans avoir à recourir toujours à des mensonges dont j'ai horreur. C'était un bonheur qui m'avait été refusé jusqu'à présent...

Nous nous étions compris sans avoir besoin d'exprimer certaines choses avec des mots. Au dehors, il faisait doux dans la nuit d'Afrique...

Nous ne rentrâmes au quartier qu'à cinq heures du matin.

*
**

Le lendemain, j'étais de service comme chef de poste. Je me tenais devant le poste de police, examinant les hommes qui sortaient en ville, pour voir s'ils étaient en tenue réglementaire, et surveillant les entrées des fournisseurs et visiteurs selon le règlement.

Il était environ dix heures quand je vis Antonio venir vers moi. Il avait l'air sombre et le front orageux.

— J'ai une lettre pour toi, dit-il en me tendant une enveloppe.

Sans me laisser le temps de répondre, il s'éloigna d'un pas rapide.

Je devinais d'avance le contenu de la lettre.

« Luigi,

« De jour en jour nos discussions deviennent plus pénibles.

« Ne crois pas que je ne t'aime plus, mais lorsque je suis avec toi je ne suis plus capable de contrôler mes nerfs.

« Dans quelques mois tu partiras. Alors pourquoi m'attacher encore plus? Pourquoi rendre la séparation plus amère?

« La nuit dernière, quand tu es sorti avec Mimi, je souffrais les peines de l'enfer. J'ai guetté votre retour et, quand

vous êtes rentrés à l'aube, j'aurais voulu t'étrangler.

« Je hais Mimi comme je n'ai jamais haï personne de ma vie, bien que ce qui arrive ne soit pas de sa faute, je le sais. Au moins, grâce à lui je sens que je suis sur la voie de la guérison.

« Je te quitte sans rancune, et j'espère que ceci sera la dernière explication que nous aurons sur le sujet.

« Antonio ».

C'était pourtant vrai, ce qu'il écrivait... Une tristesse profonde m'envahit. J'avais beau me disputer avec lui, je sentais que je l'aimais toujours, et qu'il m'était intolérable de le faire souffrir. Seul le dépit m'avait poussé dans les bras de Mimi.

Et pourtant, il faudrait bien, de toute façon, nous séparer un jour ou l'autre, lorsque je quitterais l'armée...

Toute la journée je ruminai des projets, des remords, des pensées d'amertume et d'espoir mêlés.

Le soir, Mimi vint me retrouver aussitôt après le dîner.

— Je n'ai pas cessé de penser à toi depuis ce matin.

— Moi aussi, dis-je.

Ce n'était pas tout à fait vrai, mais après tout n'était-ce pas là la solution?

*
**

Pendant la semaine qui suivit, je sortis tous les soirs avec Mimi, qui redoublait de gentillesse et d'affection. Mais je n'arrivais pas à me débarrasser de ma mélancolie, au point qu'il finit par s'en apercevoir, et il insista pour en connaître la cause.

— Je ne t'en ai jamais parlé, lui dis-je, et je t'en demande pardon. Le premier soir que je t'ai invité, je n'étais pas attiré vers toi par un amour exclusif. A la vérité, j'ai un ami auquel je suis lié par le cœur, mais nous sommes en mauvais termes depuis quelque temps...

— Alors je ne suis qu'un intermède? un remplaçant faute de mieux? Tu m'as menti depuis le premier jour?

— Non, Mimi, je ne t'ai pas menti. Je t'aime aussi, mais je suis déchiré. J'essaie d'oublier l'autre, mais je n'y parviens pas. En ce moment, rien ne me paraît beau, tout est triste et terne. Je sais que tu m'aimes, et je suis sûr que c'est là le salut pour moi. Mais il faut que tu m'aides, que tu m'acceptes tel que je suis...

Il promit. Mais je devais me rendre à l'évidence : de jour en jour, c'est Antonio que j'aimais davantage. Je pensais à lui jusque dans les bras de Mimi.

A la fin, je n'y pus plus tenir et décidai de lui écrire. Depuis notre rupture je m'étais arrangé pour ne jamais le rencontrer seul à seul dans le quartier.

« J'ai attendu jusqu'aujourd'hui pour t'écrire », disait ma lettre », espérant toujours me détacher de toi, mais en vain.

« Je prends la plume après une nuit passée avec Mimi. Tu vois que je ne cherche pas à te mentir, ni à dissimuler mes torts. Tu vois aussi que ce n'est pas sous le coup d'un désir maladif causé par la solitude que je tente de t'expliquer ce qui se passe en moi.

« Avec Mimi mes nuits sont brûlantes mais incomplètes. Il me semble que je suis un aveugle qui aurait cueilli un fruit et le mangerait, en en goûtant la saveur mais sans pouvoir l'apprécier faute de le voir. Mon corps est satisfait, mais pour une raison que j'ignore mon cœur reste indifférent. Il me manque quelque chose de plus doux et de plus tendre. Il me manque toi.

« En relisant ta lettre, je suis consterné de voir combien nous nous aimons et combien, malgré cela, nous nous faisons souffrir l'un l'autre. Pourquoi nous acharner à détruire ce sentiment, qui renaît spontanément malgré notre volonté?

« Tu me dis que nous devons rompre à cause de mon départ prochain, pour rendre la séparation moins dure. Mais comment pourrais-je t'oublier, quand je te vois chaque jour?

« Je reviens à toi parce que je n'ai jamais cessé d'être à toi. J'attends avec impatience ta réponse pour sentir à nouveau nos deux cœurs battre à l'unisson. »

Le soleil avait déjà disparu derrière l'horizon lorsque je me rendis au bureau de la Compagnie pour remettre cette lettre à Antonio.

— Laisse-moi en paix, dit-il en me voyant approcher de lui. Ne m'as-tu pas assez fait souffrir comme cela?

— Si tu souffres, tu dois lire cette lettre, répondis-je. Elle contient la fin de tes souffrances et des miennes.

Il m'arracha le papier des mains et sortit brusquement.

*
**

Le lendemain, ma section fut appelée à partir en opération, et je ne rentrai au quartier que quinze jours plus tard. Je n'avais pas cessé de penser à Antonio et à ma lettre.

Le soir de mon retour, je me tenais dans ma chambrée

RETOUR

en train de mettre de l'ordre, lorsque je le vis entrer et s'avancer vers moi. Il avait une lettre à la main. Je tremblai. Était-ce le refus de ma proposition? refusait-il de me parler?

— J'ai ceci à te remettre de la part de Mimi, dit-il en souriant légèrement.

— Pourquoi de Mimi? Il n'est pas assez grand pour faire ses commissions tout seul?

— Sa compagnie est partie dans le Sud. Affectation définitive. Il ne reviendra plus ici.

Je rougis.

— Alors?...

— Alors, puisque tu es libre ce soir, nous pourrons sortir ensemble... si tu veux.

Dans le ciel, la lune s'était levée sur les minarets de la vieille ville. Je ne répondis rien. J'étais heureux.

LUIGI FERRARI.

DOCTEUR CLAUDE MAILLART

SEXE CONTROLE

Ed. Presses du Temps présent — 9,50 F

LIVRES ANCIENS

LIVRES NOUVEAUX

CLEFS POUR LE STRUCTURALISME (1)

Le structuralisme est à la mode. On parle de l'œuvre de Claude Lévi-Strauss, des conférences de Jacques Lacan à l'Ecole Normale Supérieure, du best-seller hermétique de Foucault : *Les mots et les choses* des leçons d'Althusser et des polytechniciens qui font le mur pour les écouter. Les *Clefs* de Jean-Marie Auzias, professeur agrégé de Philosophie à l'Institut des Sciences Appliquées de Villeurbanne et Maître de conférences à l'Institut d'Etudes Politiques de Lyon, se proposent d'ouvrir la porte de quelques thèmes majeurs du structuralisme : rapports du structuralisme avec la linguistique, l'histoire, l'anthropologie, le marxisme, la psychanalyse. Elles pourraient bien ouvrir la porte de quelques problèmes posés par l'homosexualité. Comme l'auteur le dit justement : « Le regard froid est peut-être moins sympathique que le regard amoureux jeté sur l'homme par le chœur admiratif de Sophocle : ce regard froid est aussi nécessaire. »

La structure est une armature, inconsciente à l'origine, qui donne l'explication d'une organisation donnée. Ainsi Claude Lévi-Strauss, en visitant les villages des Indiens Bororo, a retrouvé la même hiérarchie dans les dispositions des maisons, dans une série d'arcs, dans les flèches : la structure de l'habitat et celle de la société sont strictement identiques. C'est par de telles structures que Claude Lévi-Strauss a remplacé en anthropologie le sujet des sociétés : l'homme.

La règle de prohibition de l'inceste est une structure. Or cette règle constitue l'avènement de la Culture. Il y a un fait *naturel* qui est la consanguinité, et un fait *culturel* s'y substitue : l'alliance, le mariage entre des classes déterminées d'êtres. La Culture s'oppose à la Nature. Il n'existe pas d'homme naturel. Gide, dans *Corydon*, avait donc raison de dire avec Montaigne : ce que nous disons contre-nature est en réalité contre-coutume.

La nature c'est ce qui est donné (exemple : l'homosexualité). L'homme l'assume par une culture (ainsi l'homosexualité est censurée par la civilisation matérielle de l'Occident et acceptée par les civi-

(1) J.M. Auzias. Ed. Seghers. Prix : 9,50 F.

lisations traditionnelles de l'Orient). Toutes les possibilités ont été inconsciemment essayées par l'homme — et il faut bien convenir que le choix opéré par l'Occident est le plus néfaste de tous, puisque nous sommes dans « l'âge sombre » et que le point de non-retour vers la détérioration de la terre et le suicide atomique est à la veille d'être atteint : « le technocrate, plus il perturbe la vie environnante, plus il se rassure sur lui-même. La psychanalyse a ici beaucoup à dire sur les cheminées d'usines par exemple, substitut phallique des tours féodales, des pyramides et autres sexualités morbides, s'affirmant d'autant plus dans la pierre que... mais ne soyons pas trop impertinent ».

La nature est donc toujours sublimée (plus ou moins heureusement !) en culture par un ensemble de structures. La donnée fondamentale c'est la structure culturelle à partir de la prohibition de l'inceste. Par cette interdiction, l'homme substitue au hasard une organisation arbitraire, l'exogamie, par laquelle des groupes importants, cherchant leurs femmes au dehors, s'intègrent les uns aux autres. « Le mariage, comme l'échange des cadeaux, est une partie d'un système de prestations, comme la Sécurité Sociale ». Les relations sexuelles ne sont donc pas régies par la Nature mais par un rapport d'échange, un mécanisme, donné antérieurement aux choses échangées (des femmes, en l'occurrence) et indépendamment d'elles. C'est un schéma conceptuel, un modèle logiquement ordonné, qui régit cette institution si répandue (quoique aussi conventionnelle que l'impôt sur le sel) qu'est le mariage entre « cousins croisés ». L'inceste ne vaut que comme prohibition économique et nos puritains ne sont que des gabelous.

Le thème majeur de Claude Lévi-Strauss, l'opposition entre Nature et Culture, l'idée qu'il n'existe pas d'homme naturel, a des conséquences incalculables. Elle montre notamment que la condamnation de l'homosexualité est purement arbitraire : elle se situe dans l'horizon d'une culture, comme le théorème de Pythagore n'a de sens que dans l'horizon mathématique délimité par des postulats euclidiens et n'en aurait aucun dans la Géométrie de Riemann — ni plus ni moins fausse que celle d'Euclide. La notion d'homme normal, comme celle de droite (euclidienne ou riemanienne), est créée de toutes pièces. Michel Foucault le montre brillamment dans son *Histoire de la folie*.

L'idée centrale de Foucault est que la maladie n'a sa réalité et sa valeur de maladie qu'à l'intérieur d'une culture qui la reconnaît pour telle. Dans le monde antique les fous étaient porte-paroles des dieux. Au temps d'Erasmus, ils faisaient rire aux dépens des sots. Au siècle de la raison, ce sont les sots qui enferment les fous parce qu'ils en ont peur. Ils les enferment en compagnie des filles publiques, des mystiques et des pauvres : c'est déjà le concept hardiment synthétique de « fléaux sociaux », retrouvé par l'ex-député Mirguet, de délirante mémoire, plaçant, grâce à cette étiquette trop commode, l'homosexualité en aussi bizarre compagnie.

« Dans ce mélange curieux, dit Jean-Marie Auzias, l'assistance et

la police se côtoient. Et par-dessus tout le culte du travail, la peur, la grande peur de favoriser la paresse, les workhouses, l'anathème jeté contre « le mauvais compagnon », bref, la respectabilité bourgeoise, répondant à une violente crise économique ! ... S'installe cette répression qu'analyse dans notre monde moderne Herbert Marcuse. On exécute, on lynche presque un sodomite. Avec lui ce sont toutes « les minorités érotiques » qui sont menacées... L'amour devient contractuel subordonné totalement à la famille... Pourtant le fou est obstiné ! il préserve sa fondamentale liberté qui est peut-être à bien des égards la nôtre. Il n'est pas sans intérêt de voir s'élaborer l'œuvre de Sade, notre prochain, nous le savons depuis Klossowski, au moment même où certains de ses persécuteurs dans une position étrange et ambiguë cherchent à soigner les aliénés et à libérer les hommes »

Comme a dit Dostoïevski : « Ce n'est pas en enfermant son voisin qu'on se convainc de son propre bon sens. »

En montrant comment, au siècle de la raison, la peur de manquer a amené le colbertisme à créer « un monde correctionnaire » (donc préconcentrationnaire !) pour éliminer les sociaux, Foucault met en question notre monde à nous. Jacques Lacan fera cette mise en question à propos de la psychanalyse conformiste « dont le but inavoué consiste à réintégrer la mentalité du sujet à des modèles de culture préétablis, considérés dès lors comme normaux, voire supérieurs, et susceptibles tout au plus de faire du psychanalyste un auxiliaire policier du conformisme ».

Lacan s'est rendu célèbre par son étude, devenue classique, du stade du miroir. En se regardant, l'enfant capte autrui et « l'espace qui contient sa plus belle image ». Il s'oppose à lui-même, narcissique-ment, et s'attire en même temps.

Interprétant la psychanalyse en termes de culture, et non de Nature, Lacan fut amené comme les structuralistes à mettre l'accent sur la différence entre nature et culture chez l'homme, et à faire voir que les conduites humaines ne sont pas développements des instincts naturels, mais langage : « Freud montre que l'inconscient parle partout et nous apprend à déchiffrer son langage dans le rêve qui est un rébus, dans les névroses où le symptôme est le signifiant d'un signifié refoulé par la conscience, dans la folie, cette parole qui a renoncé à se faire connaître, ce discours sans sujet. » Ainsi la loi primordiale qui interdit l'inceste est une loi du langage : « Tu ne coïteras pas avec celle que l'on désigne du nom de mère. Triomphe de la culture langagière sur la nature. »

Autre découverte de Lacan : la subjectivité scientifique, « celle que le savant partage avec l'homme de la civilisation qui la supporte ». Cette psychose sociale est compatible, sans doute, avec ce qu'on appelle le bon ordre (c'est-à-dire, en réalité, le désordre établi), « mais ce n'est pas ce qui autorise le psychiatre, fût-il psychanalyste, à se fier à sa propre compatibilité avec cet ordre, pour se croire en possession d'une idée adéquate de la réalité à quoi son patient se montrerait inégal ».

Voici un beau pavé lancé sur « le Landernau psychanalytique ». Loin de se faire « l'auxiliaire policier du conformisme » Lacan refuse de considérer comme des fléaux les hommes qui ne réussissent pas à être comme les autres, qui voient la vie autrement que Tartempion, qui vient au-delà des conventions. A la répression, Lacan se propose de substituer la fraternité.

Serait-ce parce qu'il a fini par le comprendre que le Directeur de l'Ecole Normale Supérieure l'a chassé avec épouvante ? Ce ne serait pas la première fois que les (Belles) Lettres essaient de tuer l'Esprit. Ce sont les mathématiques modernes qui sont lacaniennes quand elles considèrent les géométries (avec un petit g) comme des cas particuliers de la Géométrie (avec un grand G).

« La révolte de Lacan proclame que pour ne pas savoir se reconnaître dans sa subjectivité, le signifiant s'allie dans de faux dieux qui risquent bien d'être le dieu, tout simplement, le dieu sans joie, stercoraire et putassier, le « soleil de la connerie » pour citer Prévert que Lacan ne dédaigne pas, des dimanches matins de M. Tout-le-Monde ».

Les lecteurs croyants d'Arcadie sont trop avertis pour confondre la foi authentique avec la religion triste de M. Tout-le-Monde. La belle injure de Jean-Marie Auzias ne les choquera donc pas. J'espère qu'elle fera comprendre à tous la valeur du renfort que le structuralisme est susceptible de nous apporter.

SERGE TALBOT.

UN HOMME SEUL

de LÉOPOLD GOMEZ.

Ce roman plaira.

Il plaira malgré de nombreux défauts, qui ne laissent pas d'agacer. Passons sur l'illustration de la jaquette, démodée, digne d'un roman-photo de mauvais goût, et, qui plus est, ne correspond absolument pas au décor des scènes parisiennes de l'action. Passons aussi sur la faute, bien gênante toutefois, d'une phrase répétée quasi identiquement à quinze pages d'intervalle : « Son blue-jean trop ajusté le moulait étroitement aux hanches et dessinait ses cuisses qui devaient être lisses comme sa poitrine. » Si la répétition est invo-

(1) 239 p., in-8°. Centre européen de Presse et d'Édition, Paris, 1969. Prix : 12,50 F.

lontaine, il est dommage qu'elle n'ait pas été reprise à la correction des épreuves. Si elle est voulue, l'amour de la belle phrase rate l'effet premier.

Les facilités abondent : un milieu très aisé, où les questions d'argent ne se posent jamais (si ce n'est pour en octroyer aux « professionnels »); le haut standing de l'appartement parisien; l'aspect luxueux du moulin de campagne; les aller-et-retour Paris-Alicante en avion; la vie facile à Benidorm; le bon ton des fermiers presque modèles; la disposition d'une Packard; tout cela est de la même inspiration que l'illustration de la couverture : c'est vraiment se permettre trop d'aisance. Certes, ce détachement des contingences matérielles existe bien chez les princes de tragédie; mais ces éléments n'ayant aucun rôle dans l'évolution des personnages, seule compte alors la crise psychologique; et même dans les récits de Françoise Sagan, s'ils sont apparents, il sont plus discrets. Ici, ils masquent trop les thèmes, ils gênent.

*
**

Pourtant les thèmes ont de quoi séduire.

L'amour du personnage principal pour les très jeunes gens (« Il avait quatorze ans. A cet âge, le corps d'un adolescent est doux à caresser. »); ses émois qu'un beau corps, un visage de demi-dieu, un regard brillant éveillent; voilà de quoi allécher. Mais l'essentiel n'est pas là.

Si Daniel le jeune paysan prend tout à coup une place importante, c'est qu'il est la révélation d'un trouble autrement grave chez Claude Alvarez, le romancier à la mode : celui-ci en effet, abusé lors d'une comédie sans grandeur montée par ses proches, a cru s'éprendre d'un adolescent : c'était une jeune androgyne, dont le charme équivoque a subjugué cet homme par ailleurs réfléchi, au point de le conduire à la pire des erreurs : le mariage. Nous voilà enfin au cœur du roman, de ce qui aurait dû en être l'unique objet.

Tout n'a peut-être pas encore été dit sur un tel sujet. Mais combien d'entre nous, hélas ! l'ont vécu ou le vivent encore ? Il est vrai que le mari peut être — comme dans ce roman — heureux quelque temps, surtout s'il a — comme c'est le cas ici : Lucienne est diplômée de l'Ecole des Chartes — épousé une jeune fille intelligente. Il est encore plus vrai que la nature profonde réapparaît toujours. Les dernières pages du récit sont les mieux venues à cet égard. Le drame s'y précise; mais elles sont trop courtes. La psychologie, les doutes, les errements, les obsessions mériteraient une plus fine analyse. Procès d'intention ? Non; il ne s'agit pas de juger ce que ce livre aurait dû être; cependant l'aventure de l'homophile marié reste à écrire. Faut-il en tirer une morale ? Au lecteur de le faire.

Cependant, l'histoire attachante, les récits annexes, les figures épisodiques, les faiblesses même, au service d'un tel sujet, feront que ce livre plaira.

PIERRE NOUVEAU.

LE VOYAGE AU MONT ATHOS

Dans *La Boue* de Léandre Cocherel (1) n'a pas volé son titre : l'anecdote en est aussi boueuse que le style — sous-célinien.

Si l'on ajoute que la part de l'homosexualité y est fort mince et très image d'Epinal, on ne s'étonnera pas que je ne voie aucune raison d'inviter les Arcadiens à plonger dans cette flaque.

A peu près aussi mal écrit — quoique de toute autre façon — *Les Météques* (2) de Jean-François Steiner peuvent davantage retenir l'attention.

Ici la place la plus large est faite aux copulations de toutes sortes et il plane une obsession phallique de belle taille sur cet ouvrage qui se voudrait un conte philosophique.

Propos bien ambitieux pour l'auteur qui jette pêle-mêle dans son creuset : fascisme, antisémitisme, racisme, contestation en tous genres, etc...

Si les *Météques* ont le mérite de se lire vite, on les oubliera je le crains plus promptement encore, ce genre d'écrit ne pouvant guère passionner que les psychanalystes.

Avec le *Jeu d'échecs* d'Edith Thomas (3) une femme se penche sur son passé. Le bilan de cette existence n'est pas en parfait équilibre. L'héroïne Aude est sans passion, ce sont les élans étouffés, ses expériences peu heureuses qui constituent la trame d'un récit un peu gris.

Au nombre des étapes parcourues un interlude assez bref avec une autre femme Claude : l'espace d'un printemps pas à Prague mais dans l'Île-de-France.

Le ton est donné par ces phrases : « En y réfléchissant, je m'apercevais que je ne songeais jamais à Claude comme à une femme.

(1) Denoël. Prix : 14,50 F.

(2) Fayard.

(3) Grasset. Prix : 18 F.

Nous étions seulement deux êtres humains en face l'un de l'autre. Spirituels presque asexués. »

Ces amours par trop intellectuelles et si peu charnelles ne pouvaient mener bien loin et de fait tournent court.

Ce n'est peut être pas un mal de garder la tête froide, mais cela peut finir par glacer tout le corps.

Au diable la sensualité « blanche ».

D'une toute autre encre — on ne peut que s'en réjouir — voici **Le Voyage au Mont Athos** de François Augéras (4).

L'auteur paraît avoir recouvré les anciennes qualités de style, par trop absentes de son dernier ouvrage **Une adolescence au temps du Maréchal**.

Sur la description d'un voyage dans cette presqu'île des Hommes seuls qu'est le Mont Athos il a tracé un itinéraire spirituel qui se veut hors du monde et hors du temps.

Il se déclare mort, sans aucun souvenir de sa vie antérieure, ce qui ne le met pas à l'abri des affres de la faim, de la soif, de la souffrance ni bien entendu des contacts et plaisirs charnels.

Au long du chemin ne manquent pas les épisodes homosexuels dans cette contrée sans femmes où les affamés sont légion.

Grâce au ciel, le narrateur, tel Sainte Marie l'Égyptienne, sait payer — et même abondamment — de sa personne.

Son registre fort large lui permet de ne pas décevoir les moines plus ou moins crasseux, quelque peu engourdis parfois par les glaces de l'âge, sans dédaigner pour autant les aimables adolescents, voire les enfants, que le destin met souvent sur sa route.

Si un de ces jeunes garçons — Grégorio — ne dit jamais non, il semble que l'auteur n'ait rien à lui envier sur ce point.

On retrouve au passage les thèmes qui avaient pu séduire le lecteur dans le **Vieillard** et **l'Enfant de l'Apprenti Sorcier**.

De charmes en enchantements et d'errances en vagabondages, Augéras échoue dans sa recherche d'un gourou et au terme de sa quête se retrouve en face de lui-même et de son manuscrit, car cet ermite ne cesse d'être homme de lettres.

S'il a comme il le prétend franchi l'ultime porte et connu l'Éveil, sachons gré au Père Athanase d'avoir transmis ce manuscrit aux mains compétentes du Directeur adjoint de Poligraphie byzantine à la Nationale I

Ainsi bon nombre d'Arcadiens pourront être ravis par cet Athos... père « des jeux latins et des voluptés grecques ».

SINCLAIR.

(4) Flammarion. Prix : 18 F.

LOVE

(WOMEN IN LOVE)

comédie dramatique anglaise de KEN RUSSEL.

Louer le film était aisé, l'analyser plus délicat — aussi peu de critiques s'y sont risqués.

Il eût fallu entrer dans le monde très particulier de D.H. Lawrence : panthéisme, pansexualisme — anticonformisme à divers degrés.

On trouve dans *Love* adapté de « Femmes amoureuses » bien des thèses chères au romancier et surtout un ton absolument inhabituel au cinéma.

Ce serait trahir l'œuvre que de la limiter à l'anecdote : les amours peu contrariées de deux jeunes hommes — Gérald et Rupert — appartenant à la gentry avec deux institutrices, Gudrun et Ursula, d'un milieu social beaucoup plus modeste.

Le cadre : un pays minier particulièrement lugubre en opposition avec les merveilleux domaines des grands propriétaires.

Mais chez Lawrence, issu d'un monde ouvrier et qui n'en ignore pas les sujétions, ce ne sont pas les considérations économiques qui l'emportent, mais l'étude des rapports des quatre personnages principaux.

Une très large place est faite aux amours de chacun des garçons avec la compagne qu'il a choisie, mais surtout Russel après Lawrence a su mettre en lumière la précarité de ces liaisons, la nécessité de les doubler d'une toute autre sorte d'échanges — en un mot de donner à la bi-sexualité toute son ampleur.

Si Gérald le plus viril, mais le moins lucide des deux, diffère cette expérience, ce n'est ni par rigorisme, ni par répulsion. Il ne se juge pas prêt.

Une longue séquence est consacrée au combat qu'ils se livrent — nus — à la seule lumière d'un grand feu de bois.

Il n'y a ni ridicule, ni équivoque dans cet affrontement très proche de l'antique.

Et nous sommes également très loin de ces camaraderies viriles à base d'émulation plus ou moins nette, dont le cinéma nous a saturés.

Devant l'échec de son amour avec Gudrun, Gérald se suicidera,

non sans que Rupert lui dise : « N'oublie pas que je t'ai aimé autant que Gudrun. »

L'adaptation du roman a été faite avec une grande intelligence, le réalisateur — époque oblige — n'a pas hésité à accentuer les aperçus sexuels de l'intrigue et quelque peu souligné les rapports de Gérard et de Rupert.

En face de cette bi-sexualité franche, un couple beaucoup plus classique d'homosexuels allemands rencontrés à Zermatt fait figure de repoussoir.

Le film se clôt sur un dialogue lourd de sens entre Ursula et Rupert.

L'épouse conteste l'amour que son mari avait porté à Gérard et le taxe même de « perversité ».

C'est que Rupert avait proclamé que, parallèlement à son mariage, et pour le rendre complet et vraiment heureux, il avait désiré une union éternelle avec un homme, une autre sorte d'affection.

A l'objection qu'il ne peut y avoir deux sortes d'amour, que c'était faux et impossible, Rupert se borne à répondre : « Je ne le crois pas. »

Cette petite phrase qui termine le film comme elle avait scellé le roman donne la mesure de la clairvoyance de D.H. Lawrence et de ses dons de précurseur.

Cette œuvre ouvre une voie féconde hors des sentiers battus : qu'elle soit goûtée par les Arcadiens avec un raffinement égal à celui de Rupert dégustant certaine figue au cours d'un repas champêtre.

SINCLAIR.

FRANÇOIS AUGIERAS

UN VOYAGE AU MONT ATHOS

« *Etrange comme le vieillard et l'enfant* »

Ed. Flammarion — 280 p. — 18 F

ARCADIE 200

Notre numéro de vacances portera les chiffres 199-200. Juillet-août 1970. Nous marquerons cet événement en octobre (N° 202).

Nous avons décidé que ce serait un numéro spécial avec pour titre :

Etre homosexuel en 1970

Trois parties essentielles : passé, présent, avenir.

Marc Daniel est chargé de réaliser la première partie : ce que fut la vie homophile, en France, depuis la fin de la guerre : 1945.

Partie historique donc : évolution des mœurs, de la morale, de l'opinion publique. Les lois. L'homophilie dans ses diverses manifestations : littérature, cinéma, théâtre, etc...

André-Claude Desmon est chargé de présenter la vie actuelle de l'homophile en France. Son enfance, son adolescence (école, lycée, apprentissage), sa vie sentimentale et sexuelle, sa vie familiale, religieuse, professionnelle, civile.

Jacques Valli s'est vu confier la troisième partie : *Et demain?*

Dans ces évolutions, révolutions, transformations actuelles dans tous les domaines, quelle peut être la vie des homophiles dans les prochaines années?

Sous la direction de ces trois prestigieux collaborateurs, tous ceux qui soutiennent *Arcadie* de leur talent et de leur dévouement participent à ce numéro spécial.

Naturellement, chaque abonné le recevra comme numéro d'octobre 1970.

Mais, dès à présent, nous mobilisons tous les Arcadiens.

Ce fascicule doit être très largement distribué partout. Dans tous les milieux.

Vous êtes examinés, disséqués, condamnés, jugés trop souvent dans des livres ou des articles par des individus qui prétendent nous connaître (nous n'oublions certes pas les bons ouvrages qui paraissent de temps en temps). Voici un numéro d'*Arcadie* qui dira ce que nous sommes, ce que nous voulons être.

Chacun d'entre vous doit commander, acheter plusieurs exemplaires de ce fascicule et les distribuer autour de lui.

Dès maintenant nous vous demandons de passer commande du nombre d'exemplaires que vous croyez pouvoir placcr. (Autorités politiques, religieuses, patronales, syndicalistes, judiciaires, universitaires, militaires, littéraires, artistiques, votre entourage, des amis, des homophiles.)

Si vous ne pouvez envoyer vous-même ce numéro, donnez-nous les adresses de ces Personnalités auxquelles nous ferons cet envoi.

Tous, pour sa propre destinée, doivent inonder la France de notre numéro

« *Etre homosexuel en 1970* »

(Le numéro, port compris : 5 F.)

ENFIN UNE CREME DE BEAUTE

POUR LES HOMMES

ARCADIUS

Tonique, hydratante, rend la peau ferme et douce

Bon de commande à adresser
à PROMOBEL, 15, rue Mesnil, PARIS-16°

Veuillez m'expédier un pot de crème ARCADIUS au prix de 25 F (franco de port pour la France) (Etranger + 3 F), que je règle par chèque bancaire, chèque postal N°, ou mandat-carte (rayer la mention inutile).

NOM Prénom

Adresse

Ville Département

I - KI
sciences occultes

résout bénéfiquement
vos problèmes,
professionnels,
sentimentaux...

lignes de la main — cartes — tarots — graphologie
métamorphoses de Royer — formes fortuites de Rorschach
envoûtement — désenvoûtement — retour d'affection

(Nombreuses références)

7, rue Riboulté, PARIS-9^e — Métro Cadet

Téléphone : 523-35-86

PAS DE PORTE COMMERCIAL A CÉDER

PARIS-III — 145 m²

TOUS COMMERCES

Prix intéressant

AU RESTAURANT DE LA CALÈCHE

On y mange de 19 h 30 à l'aube

*Les Arcadiens y sont reçus en amis
et bénéficient d'une remise de 10 %*

MENUS à 15 F et 20 F

SPÉCIALITÉS DU PÉRIGORD :

Confits, foie gras, cèpes, truffes, cailles, etc...

FERMÉ LE LUNDI

28, rue Jean-Maridor — PARIS-15^e

Tél. 533-50-91

UN DOCUMENT

Dominique Dallayrac
DOSSIER HOMOSEXUALITE

Un livre où les homosexuels parlent, s'expliquent, disent qui ils sont, comment ils vivent, quels sont leurs problèmes humains, moraux, sociaux... Plus de deux cents témoignages directs, commentés par des médecins, des psychologues, des magistrats, des prêtres, des éducateurs... L'enquête la plus complète qui existe sur le sujet.

TROIS LIVRES DE HAUTE QUALITE

Michel Sager
**LE RENDEZ-VOUS DE
BARCELONE** ou une journée à Nuremberg

roman

D'une chambre de Barcelone, un homme rédige pour un autre homme, qu'il aime et qu'il a quitté, la longue confession de son existence, jusqu'à ce grand bonheur trouvé puis perdu et débouchant sur la solitude et le tourment. Les larmes de cette analyse d'une franchise totale renvoient à une vérité plus cruelle, où Freud reconduit Proust à sa réalité.

Quentin Crisp
FONCTIONNAIRE DU NU

récit

traduit de l'anglais par Jacqueline Rémillet et préfacé par Jacques de Ricaumont

Crisp est l'un des plus célèbres homosexuels londoniens. Travesti, prostitué, acteur, modèle, maudit par les bourgeois, molesté par les voyous, refusé par l'Armée, il a toujours assumé l'aspect le plus voyant, le plus outrancier de sa singularité, avec un courage, un cynisme et un humour noir qui font penser à Oscar Wilde. Un témoignage sans complaisance.

Eric Ollivier
**L'ESCALIER
DES HEURES GLISSANTES** roman

Un duc français, un garçon des rues romaines découvrent ou révèlent les secrets et les mystères païens de la Ville Eternelle - vieux comme le monde antique, scandaleux ou attendrissants, incroyables ou poétiques. Un roman subtil, tissé sur la trame de vérité d'un reportage et d'une profonde connaissance de la vie romaine.

ROBERT LAFFONT